



**HAL**  
open science

**”Ma chère Gertrude – ma vieille amie – ma jeunesse!” -  
Les relations de Gustave Flaubert et Gertrude Tennant  
à la lumière de la nouvelle édition de la Correspondance**

Stéphanie Dord-Crouslé

► **To cite this version:**

Stéphanie Dord-Crouslé. ”Ma chère Gertrude – ma vieille amie – ma jeunesse!” - Les relations de Gustave Flaubert et Gertrude Tennant à la lumière de la nouvelle édition de la Correspondance. Cahiers Flaubert Maupassant, 2019, 35, 2018, pp.99-110. halshs-01638370

**HAL Id: halshs-01638370**

**<https://shs.hal.science/halshs-01638370>**

Submitted on 31 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le texte ci-dessous est la version « auteur » de l'article :

Stéphanie Dord-Crouslé

« Ma chère Gertrude – ma vieille amie – ma jeunesse ! » Les relations de Gustave Flaubert et Gertrude Tennant à la lumière de la nouvelle édition électronique de la *Correspondance*

paru dans :

*Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 36, 2018, p. 99-110

A été ajoutée la pagination de l'article publié.

[p. 99 →>]

**« Ma chère Gertrude – ma vieille amie – ma jeunesse ! »**

**Les relations de Gustave Flaubert et Gertrude Tennant à la lumière de la nouvelle édition électronique de la *Correspondance***

Les relations de Flaubert avec Mme Gertrude Barbara Rich Tennant, née Collier (1819-1918), ont toujours intéressé les biographes de l'écrivain et plus largement la critique flaubertienne. Gertrude et sa sœur Henriette ont en effet d'abord été prises pour les deux jeunes Anglaises évoquées par Flaubert dans le chapitre XV des *Mémoires d'un fou* — jusqu'à ce que Jean Bruneau démontre l'impossibilité de cette identification, le manuscrit étant daté de 1838 et la villégiature trouilloise de la famille Collier s'étant déroulée pendant l'été 1842<sup>1</sup>.

Gertrude a pourtant tenu une place importante dans la vie affective de Flaubert : elle occupe une situation singulière au sein de la cohorte des femmes qui, avec des intensités et sur des durées variables, ont fait battre son cœur. Si des sentiments amoureux ont sûrement existé, la relation, qui s'est étendue sur presque quarante années – de la rencontre en 1842 sur la plage de Trouville jusqu'à la mort de l'écrivain en 1880, est certainement demeurée platonique. Le couple est d'ailleurs resté sans se voir pendant trente ans (de 1846 à 1876) et leurs échanges épistolaires ont connu plusieurs longues interruptions. Néanmoins, pour Gustave, comme l'atteste la toute nouvelle édition électronique de sa *Correspondance*<sup>2</sup>, le souvenir de Gertrude est demeuré suffisamment vivace pour que la réapparition soudaine de l'amie de jeunesse

<sup>1</sup> *Mémoires d'un fou*, éd. Claudine Gothot-Mersch, dans *Œuvres de jeunesse*, éd. Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 495-500.

<sup>2</sup> *Édition électronique de la correspondance de Flaubert*, éd. Yvan Leclerc et Danielle Girard, Université de Rouen Normandie, 2017, <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/edition>.

illumine les dernières années de sa vie et que le nom de la dame anglaise connaisse de sporadiques mais insistantes mentions dans différents écrits.

[p. 100 —>] Les grandes articulations et les détails des relations que Gustave et Gertrude ont entretenues ont été révélés progressivement, en particulier grâce aux indications trouvées dans leur correspondance croisée, à des informations contenues dans d'autres lettres et à divers écrits autobiographiques de Gertrude elle-même. Outre les missives échangées directement par l'écrivain et son amie anglaise, la source d'informations la plus riche et la plus anciennement connue est la correspondance de Flaubert avec sa sœur Caroline. Car c'est une rencontre à trois, ou plus exactement à quatre, qui eut lieu pendant les vacances de l'été 1842 à Trouville : Gustave, Gertrude et leur sœur respective, Caroline pour l'un et Henriette pour l'autre – cette dernière ayant elle aussi certainement nourri à l'égard de Flaubert des sentiments amoureux. Les trois jeunes filles ont d'abord sympathisé et, une fois le quartet dispersé (Caroline demeurant à Rouen ; Gustave et les jeunes filles Collier se voyant d'abord régulièrement à Paris), les demandes de nouvelles et les échanges de missives ont été fréquents. C'est d'ailleurs dans une lettre de Caroline à son frère que se trouve la première mention de la présence de la famille Collier à Trouville, avant que Gustave n'y rejoigne les siens pour les vacances<sup>3</sup>. À l'inverse, le décès de Caroline en mars 1846 a, sinon donné un brusque coup d'arrêt à ces relations, du moins contribué à leur progressive distension, accentuée, quelques mois plus tard, par le retour définitif de la famille Collier en Angleterre. En 1973, la parution du premier tome de la *Correspondance* de Flaubert dans la « Bibliothèque de la Pléiade », dû à Jean Bruneau<sup>4</sup>, a donc été une étape importante pour la mise au jour des rapports entretenus par les quatre jeunes gens dans la mesure où l'édition donnait pour la première fois accès à l'intégralité de la correspondance croisée de Gustave et de sa sœur Caroline.

Une autre étape importante dans la connaissance des relations de Gustave avec Gertrude a été l'ouverture aux chercheurs des archives de la famille Tennant : ayant appartenus en particulier à Gertrude et à sa fille Dolly, ces papiers sont encore conservés par leurs descendants dans le grenier de la maison familiale. Dès le milieu des années 1950, Philip Spencer a publié un premier inventaire partiel de ces documents<sup>5</sup> tandis que Constance B. West s'attachait, [p. 101

<sup>3</sup> Lettre de Caroline Flaubert à son frère Gustave, [14 juillet 1842] ; *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, t. I, p. 114.

<sup>4</sup> Cette édition a été précédée de la publication, par le même auteur, d'un article (« *Madame Bovary* jugée par un "fantôme de Trouville" », *Revue de littérature comparée*, avril-juin 1957, p. 277-279) et d'un ouvrage (*Les débuts littéraires de Gustave Flaubert, 1831-1845*, Paris, A. Colin, 1962, p. 242-244) fort importants pour notre propos.

<sup>5</sup> Philip Spencer, « New Light On Flaubert's Youth », *French Studies*, Volume VIII, Issue 2, 1 April 1954, p. 97-108. L'article a été traduit en français par G. Bosquet sous le titre « Du nouveau sur la jeunesse de Flaubert » dans le *Bulletin des Amis de Flaubert*, n° 7, 1955, p. 33-42.

—>] de son côté, aux relations que Flaubert avait tissées avec la sœur de Gertrude, Henriette<sup>6</sup>. Dans les années 1980, l'intérêt a été relancé par les investigations menées par Hermia Oliver<sup>7</sup> au sujet de Juliet Herbert, une autre jeune Anglaise chère au cœur de Flaubert mais qui fut, quant à elle, très certainement sa maîtresse, à la différence de Gertrude Collier : Juliet avait été la gouvernante de la nièce Caroline qui prit d'ailleurs le plus grand soin de faire disparaître toute trace de son existence dans la correspondance de son oncle éditée par ses soins... Parallèlement, Jean Bruneau continuait ses recherches et ses découvertes au sujet de la famille Collier<sup>8</sup>. Enfin, en 2009, David Waller publiait une biographie de Gertrude<sup>9</sup> qui a largement mis à profit les documents conservés dans les archives des héritiers Tennant.

Notre connaissance de la jeunesse de Flaubert – et en particulier de ses rapports avec Gertrude Collier – a notablement progressé grâce à cette production critique. Cependant, il reste dans le tableau des zones d'ombre et quelques imprécisions. Dans la mesure où l'inventaire intégral des papiers de la famille Tennant n'a pas encore été réalisé, que plusieurs documents sont en cours de publication et que des lettres continuent à refaire périodiquement surface, on peut espérer que ces points obscurs seront bientôt éclaircis. En attendant, voici une version synthétique et actualisée de l'inventaire de ces archives en ce qu'elles intéressent les relations de Gertrude et Gustave<sup>10</sup>. Elles comprennent d'abord des lettres : quatre de Caroline Flaubert adressées à Gertrude ou Henriette ; trois racontant la mort de Caroline (une de Maxime Du Camp, une d'Émile Hamard et une de Fauvel) ; trois de Flaubert datant des [p. 102 —>] années 1840 (une de 1843, une de mars 1844 et une de novembre 1846) ; 25 du romancier écrites entre 1876 et 1880 (toutes sauf une adressées à Gertrude) ; une lettre de juin 1857 envoyée par Flaubert à Hamilton Aïdé, cousin germain de Gertrude ; et enfin un grand nombre de missives de Caroline Commanville. Outre ces lettres, le grenier de la famille Tennant recèle trois textes<sup>11</sup> rédigés par Gertrude : 1- un récit romancé de sa jeunesse, intitulé « Written by request », dans

<sup>6</sup> Constance B. West, « Gustave Flaubert et Harriet Collier », *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1957, p. 1-9.

<sup>7</sup> Hermia Oliver, *Flaubert et une gouvernante anglaise [Flaubert and an English Governess : the Quest for Juliet Herbert, 1980]*, traduction de Gillian Pink, Rouen-Le Havre, Publications des Universités de Rouen et du Havre, « Flaubert », 2011.

<sup>8</sup> Jean Bruneau, « La famille Collier et Gustave Flaubert (lettres inédites, 1842-1879) », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. XVII, n° 1-2, 1989, p. 70-88.

<sup>9</sup> David Waller, *La Vie extraordinaire de Mrs Tennant, grande figure de l'ère victorienne* [2009], traduit par Françoise Jaouën, Paris, Buchet Chastel, 2011. Si David Waller a fourni là un très intéressant travail, informé et agréable à lire, on peut regretter qu'il ne l'ait pas accompagné d'une chronologie, d'autant que les références aux documents cités ou utilisés sont, en dépit de ses efforts, le plus souvent fort peu précises : « Tous les dialogues de ce livre sont tirés *verbatim* des papiers de Gertrude. Contrairement aux papiers de Dolly [sa fille], cependant, ses mémoires, ses lettres et ses journaux sont dans un grand désordre, non paginés et souvent non datés. Il était donc difficile de référencer précisément chaque citation, mais je me suis efforcé, dans la mesure du possible, d'en indiquer les sources dans le texte ou en note » (*ibid.*, p. 312).

<sup>10</sup> Cet inventaire propose une synthèse des descriptifs trouvés dans la littérature, en particulier ceux procurés par Philip Spencer (art. cité, p. 98) et David Waller (*op. cit.*, p. 309-312), et fait fonds sur certaines indications complémentaires données par Yvan Leclerc qui a eu accès aux archives Tennant.

<sup>11</sup> D'après Philip Spencer, il y aurait encore un feuillet manuscrit (« Single Sheet »), concernant l'arrivée de Gertrude en France, écrit alors qu'elle était âgée de 92 ans, et « 56 pages in-4° de souvenirs dactylographiés (*Reminiscences*) ».

lequel sont mis en scène une jeune Anglaise, Nelly, et un artiste français prénommé César ; 2- un recueil de souvenirs<sup>12</sup>, sans titre, racontant la rencontre et les moments passés avec le jeune Flaubert<sup>13</sup> ; et 3- un mémoire intitulé « Recollections of bygone times »<sup>14</sup>. Enfin, on trouve dans les archives de la famille Tennant un exemplaire dédicacé à Gertrude de trois œuvres de Flaubert : *Madame Bovary*, *Salammbô* et *Trois contes*.

La récente ouverture du site d'édition électronique de la *Correspondance* de Flaubert a révélé le contenu de douze lettres inédites issues de ce fonds : deux datent des premiers moments de la fréquentation (1843 et mars 1844) ; toutes les autres, postérieures à la « réapparition<sup>15</sup> » inattendue de Gertrude en avril 1876, appartiennent aux dernières années de la vie de Flaubert (une de 1876, trois de 1877, cinq de 1878 et une de 1879). Ces lettres étayent pour la plupart des aspects connus de la biographie du romancier, mais certaines offrent des éclairages sur des points restés obscurs. Ainsi, la lettre inédite de 1843 confirme le réconfort que Gustave trouva à cette époque auprès de la famille Collier, ainsi que la fréquence soutenue des visites qu'il lui rendit dans la période allant de novembre 1842 à juin 1843 (vacances universitaires exclues) : « je me promets d'avance comme une récréation les instants que je prolonge plus ou moins au Rond-Point. Je m'ennuie tellement rue de l'Est à préparer mon examen que ça m'en semble deux fois meilleur<sup>16</sup>. » Quant à [p. 103 —>] la lettre inédite de mars 1844, elle prouve que la famille Collier n'avait pas été tenue au courant des soucis de santé de Gustave, c'est-à-dire des crises nerveuses dont il fut victime au début et à la fin du mois de janvier 1844. Gertrude paraît s'être émue du peu de conscience que Gustave mettait alors dans le suivi de sa correspondance, ce qui a contrarié et peiné le jeune homme : « Je suis réellement fâché que vous ayez douté de moi et que l'amitié que vous avez pour moi ait été ébranlée non pas par ma négligence mais par l'apparence de ma négligence. » Il donne ensuite ce qui semble constituer, pour la famille Collier, les premières informations sur sa santé compromise : « Au moment où l'on me maudissait j'étais dans un état fort piteux avec des maux des nerfs une congestion au cerveau et qui pis est avec beaucoup de remèdes que je continue encore. Je ne suis donc pas prêt chères demoiselles à recommencer mes visites à ces bons Champs-Élysées où je prolongeais indéfiniment les quarts d'heure. » Flaubert évoque ensuite avec beaucoup de

---

<sup>12</sup> Ces deux récits, transcrits et traduits par Danielle Wargny et préfacés par Yvan Leclerc sont à paraître prochainement.

<sup>13</sup> Caroline Commanville cite une partie de ce texte rédigé à sa demande dans ses *Souvenirs intimes* parus d'abord en tête de la première édition de la *Correspondance* de Flaubert (Fasquelle, 1887). Voir *Gustave Flaubert par sa nièce, Caroline Franklin Grout. Heures d'autrefois. Mémoires inédits. Souvenirs intimes et autres textes*, éd. Matthieu Desportes, Rouen, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 1999, p. 142-143.

<sup>14</sup> *Recollections of bygone times for my grandchildren including slight reminiscences of Victor Hugo*, édition établie et présentée par Florence Naugrette avec le concours de Laurent Folliot, traduction de Jean-Pierre Naugrette, à paraître.

<sup>15</sup> Terme utilisé par Flaubert dans une lettre à Gertrude Tennant, [19 octobre 1876], éd. cit., t. V, éd. Jean Bruneau et Yvan Leclerc, 2007, p. 124.

<sup>16</sup> Lettre inédite à Gertrude Collier, [1843], éd. cit.

nostalgie les séances où il lisait à Gertrude et Henriette « les vers de ces poètes qui [les] raviss[ai]ent<sup>17</sup> ».

Quant aux lettres inédites de l'autre versant, celles des années postérieures à 1876, elles nous renseignent principalement sur deux aspects de la biographie de l'écrivain. Le premier est en lien avec les difficultés financières dans lesquelles Flaubert s'est alors débattu suite à la faillite d'Ernest Commanville. En juin 1877, il a déployé une grande énergie pour aider le mari de sa nièce à remonter une affaire commerciale. On savait déjà qu'il avait mobilisé à cet effet ses connaissances susceptibles de souscrire à une société par actions, comme la riche Mme Pelouze, propriétaire du château de Chenonceau, le député Raoul-Duval, ou encore son amie Edma Roger des Genettes dont le mari (ancien percepteur) « a été dans la finance<sup>18</sup> ». Mais une lettre inédite à Gertrude du 18 juin révèle qu'en des termes tout à fait semblables à ceux employés à destination d'Edma Roger le même jour, il a présenté à son amie anglaise exactement la même requête : « L'affaire dont je vous parle est excellente. Voulez-vous vous en occuper ? Connaissez-vous des industriels qui pourraient s'y mettre ? Voilà toute la question. » Il insiste : « Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est p[ou]r moi de la plus haute importance et que c'est même une question vitale<sup>19</sup>. » Gertrude semble avoir répondu positivement aux attentes de son ami désargenté, comme l'indique une autre lettre inédite en date du 27 juin<sup>20</sup>.

[p. 104 →] D'autre part, au nombre des lettres inédites se trouvent quelques missives qui comportent des informations relatives à la genèse des œuvres du romancier. Ainsi, pendant que Gertrude séjourne à Paris entre la fin avril et la fin mai 1876, Flaubert lui a proposé de venir assister chez lui à une lecture de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, conte dont la rédaction était terminée depuis le 17 février : « Aujourd'hui à quatre heures précises je dois lire mon St Julien devant un petit cercle d'intimes, (des dames seulement y compris mon éditeur). / Cette lecture commencera à quatre heures. Voulez-vous en être<sup>21</sup> ? » Cependant, à la Noël suivante, le romancier écrit à son amie qu'il « meur[t] d'envie » de lui lire *Hérodias*, « avec les deux autres<sup>22</sup> » contes, ce qui suggère que Gertrude n'avait pas pu honorer l'invitation du printemps précédent. On glane aussi dans les lettres inédites une information – ou plutôt une confirmation – concernant *Bouvard et Pécuchet* : en juin 1877, Flaubert est « rentré dans sa solitude, où il a repris un grand livre abandonné il y a deux ans, lors de ses déplorables affaires<sup>23</sup> ».

En tirant parti des renseignements que prodiguent les diverses sources aujourd'hui disponibles dont on vient de procéder à l'inventaire, on peut affiner la périodisation des

<sup>17</sup> Lettre inédite à la même, [mars 1844], *ibid.*

<sup>18</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes, [18 juin 1877], éd. cit., t. V, p. 251.

<sup>19</sup> Lettre inédite à Gertrude Tennant, 18 juin [1877], éd. cit.

<sup>20</sup> Lettre inédite à la même, 27 juin [1877], *ibid.*

<sup>21</sup> Lettre inédite à la même, [mai ? 1876], *ibid.*

<sup>22</sup> Lettre à la même, [25 décembre 1876], éd. cit., t. V, p. 154.

<sup>23</sup> Lettre inédite à la même, 18 juin [1877], déjà citée.

relations qu'ont entretenues Gustave et Gertrude. La première époque se situe entre l'été 1842 et l'automne 1846. La rencontre estivale à Trouville a été suivie par une fréquentation régulière de la famille Collier à Paris. Cette fréquentation, après avoir été très soutenue entre novembre 1842 et juin 1843, est devenue moins assidue à partir de la rentrée universitaire suivante, et elle a connu un brusque coup d'arrêt en raison des attaques de nerfs qui ont terrassé Flaubert en janvier, puis en avril et mai 1844, et l'ont ensuite retenu loin de Paris. Le voyage de noces de Caroline en Italie a été l'occasion pour Gustave de passer par la capitale<sup>24</sup> et de revoir Gertrude à l'aller (fin mars 1845) et au retour (9-11 juin 1845). En 1846, la mort subite du père de Flaubert (15 janvier), suivie du décès de Caroline des suites de ses couches (22 mars), a amené le jeune homme à faire quelques courts séjours à Paris en lien avec la succession du chirurgien à l'Hôtel-Dieu. À cette occasion, il a revu Gertrude : « P[ou]r moi ce voyage-là, fait entre la mort de mon père & celle de ma sœur, a laissé dans ma pensée comme le souvenir d'une heure de relâche entre deux ouragans<sup>25</sup>. » En juin 1846, la famille Collier quitte Paris pour l'Angleterre ; elle fera néanmoins un bref séjour dans la capitale à l'automne suivant, prétexte à la dernière lettre connue de Flaubert à Gertrude<sup>26</sup> avant 1876.

[p. 105 →] Entre 1846 et 1857, il n'existe aucune trace de rencontre entre Gustave et Gertrude. Quand Flaubert se rend à Londres, en septembre 1851, à la recherche d'une gouvernante pour sa nièce, c'est Henriette Collier qu'il sollicite. Celle-ci est apparemment brouillée avec sa sœur<sup>27</sup> depuis le décès de leur mère en octobre 1850 – pour une question de gestion d'héritage. Néanmoins, Flaubert a envoyé à Gertrude un exemplaire dédié<sup>28</sup> de son premier roman publié, *Madame Bovary*. L'ouvrage n'a guère plu à la jeune femme, comme le montre sa lettre du 23 juin 1857<sup>29</sup>. Flaubert ne semble pas lui en avoir tenu rigueur. En décembre 1859, il s'occupe lui-même d'une demande qu'a faite Mrs Tennant à sa mère, à propos d'une « bonne d'enfant française<sup>30</sup> ». En 1862, il expédie à Gertrude un exemplaire dédié<sup>31</sup> de sa nouvelle œuvre, *Salammbô*. L'ouvrage lui parvient, accompagné d'une lettre non retrouvée, « alors qu'elle se trouv[e] en vacances à Guernesey<sup>32</sup> ».

<sup>24</sup> *Voyage en Italie*, éd. Claudine Gothot-Mersch, dans *Œuvres de jeunesse*, éd. cit., p. 1121.

<sup>25</sup> Lettre à Gertrude Collier, [début de novembre 1846], éd. cit., t. I, p. 402.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> David Waller, *La Vie extraordinaire de Mrs Tennant*, op. cit., p. 160. Dans une lettre du 3 avril [1852], Flaubert écrit à Henriette Collier : « Vous me recommandez dans une de vos dernières lettres de ne rien dire de ce que vous me contez, à Gertrude. N'ayez de cela aucun souci, je ne suis point en correspondance avec Gertrude, qui se soucie peu, je crois, de mes lettres, et de mes visites. J'ai du moins tout lieu de le penser », éd. cit., t. II, p. 64.

<sup>28</sup> Texte de la dédicace : « à M<sup>e</sup> Tenant [sic], née Gertrude Collier / hommage d'une inaltér. affection / Gve Flaubert / En souvenir de la plage de Trouville, et de nos longues lectures au rond-Point des Champs-Élysées... »

<sup>29</sup> Voir l'article de Jean Bruneau déjà cité : « *Madame Bovary* jugée par un "fantôme de Trouville" ».

<sup>30</sup> Lettre à sa nièce Caroline, [17 décembre 1859], éd. cit., t. III, p. 64.

<sup>31</sup> Texte de la dédicace : « à Madame tenant [sic] (Gertrude Collier) / Souvenir et hommage d'un vieil ami / Gve Flaubert. »

<sup>32</sup> David Waller, *La Vie extraordinaire de Mrs Tennant*, op. cit., p. 226.

Enfin, après une éclipse apparemment complète de toute relation (mais pas de pensées<sup>33</sup>) entre 1862 et 1876, Gertrude réapparaît soudainement dans la vie de Gustave à qui elle fait la surprise d'une visite le 29 avril 1876 en son domicile parisien<sup>34</sup>. Plusieurs rencontres ont alors lieu pendant le mois que dure le séjour de la dame anglaise dans la capitale. Flaubert ne la reverra ensuite jamais. Mais l'échange épistolaire sera dorénavant régulier, jusqu'à la mort de l'écrivain, ponctué de vibrants espoirs de nouvelle rencontre toujours déçus, de petites attentions (en avril 1878, Gertrude envoie à Gustave un article le concernant<sup>35</sup> et, en mai, un portrait de sa fille Dolly<sup>36</sup> ; Flaubert [p. 106 —>] lui expédie quant à lui un exemplaire dédié de *Trois contes*<sup>37</sup>), de sollicitations diverses (pour que des connaissances de Gertrude participent à la Société par actions de Commanville ou au comité pour l'érection d'une statue à George Sand), et surtout d'incessantes assurances d'« inaltérable affection<sup>38</sup> ».

Au-delà des avancées biographiques qu'il autorise, le tout nouveau site d'édition de la *Correspondance* rend aussi accessibles une grande partie des images des lettres, ce qui, pour les chercheurs est une inestimable ressource. Ils peuvent facilement entreprendre des vérifications, battre en brèche des hypothèses ou en examiner de nouvelles. Ainsi, en considérant l'image de la lettre<sup>39</sup> que Flaubert a envoyée à Gertrude le 2 mars 1877, on s'est interrogé sur la surprenante présence graphique d'un H à l'initiale du prénom de la destinataire. On y a d'abord lu le symptôme d'une possible indéfectible association des deux sœurs Collier (Henriette / Gertrude) sous la plume et dans la mémoire nostalgique de Flaubert. Mais la graphie « Hertruda »<sup>40</sup>, intervenant après une évocation de la figure de Victor Hugo, s'est révélée être en réalité un clin d'œil complice de Gustave à un épisode – connu d'eux deux – du passé de Gertrude. David Waller évoque en effet dans sa biographie la visite de la jeune fille chez Victor Hugo place Royale, pendant l'été 1837, grâce à son amie Euphrasie Davidal, lointaine parente de l'écrivain :

Gertrude, le cœur battant, leva les yeux vers le grand homme et soutint son regard pénétrant.

« Mademoiselle est anglaise ? demanda-t-il.

– Oui, elle s'appelle Gertrude, répondit Fraisé.

– Ah, elle n'est pas allemande, alors », dit-il.

Gertrude sortit de son silence et répondit qu'elle portait un prénom espagnol.

<sup>33</sup> « Pendant les longues années que j'ai vécues sans savoir ce que vous étiez devenue, il n'est peut-être pas un jour que je n'aie songé à vous. C'est *comme ça* » (lettre à Gertrude Tennant, [25 décembre 1876], éd. cit. t. V, p. 154).

<sup>34</sup> David Waller, *La Vie extraordinaire de Mrs Tennant*, op. cit., p. 226-230.

<sup>35</sup> Lettre inédite à Gertrude Tennant, [19 avril 1878], éd. cit.

<sup>36</sup> Lettre inédite à la même, [14 mai 1878], *ibid.*

<sup>37</sup> Texte de la dédicace : « à M<sup>e</sup> Tenant [sic] (née Gertrude Collier) / hommage d'une affection inaltérable & profonde / Son vieil ami / Gve Flaubert. »

<sup>38</sup> L'expression utilisée dans les dédicaces revient dans les lettres inédites du [14 mai] et du 10 août 1878.

<sup>39</sup> Lettre à Gertrude Tennant, [2 mars 1877], éd. cit., t. V, p. 195.

<sup>40</sup> Je remercie Françoise Mobihan qui, la première, au terme de ma communication, a émis cette hypothèse de lecture en « Hertruda ».



« Oui, c'est vrai, répliqua Hugo en souriant, mais c'est avec un H, Hertruda... êtes-vous allée en Espagne ? »

Elle répondit qu'elle était allée à La Corogne dans son enfance.

« Gertrude est un nom qui n'a jamais été populaire en France », ajouta-t-il avant d'aller rejoindre sa femme. Gertrude était mortifiée ; elle rêvait de s'appeler Adèle, un prénom qui, dans la bouche d'Hugo, paraissait être le plus beau de la langue française, ou tout autre nom qui lui aurait plu. Les jeunes filles prirent congé, et Gertrude sentit la tristesse l'envahir :

[p. 107 —>] « J'attendais... Je ne sais trop quoi. Je me sentais toute petite. J'avais tellement espéré cette visite, et je m'étais imaginé qu'il allait dire certaines choses, auxquelles je répondrais avec le plus grand brio ! Et tout cela n'avait débouché que sur une remarque désobligeante sur mon prénom<sup>41</sup> ! »

En offrant à la sagacité de tous ses lecteurs les images de nombreux manuscrits, l'édition électronique de la *Correspondance* crée ainsi les conditions favorables à des découvertes qui peu à peu accroissent notre connaissance de Flaubert et de ses correspondants. Elle incite aussi à réévaluer à nouveaux frais l'importance qu'a eue Gertrude Tennant non seulement dans la vie sentimentale de l'écrivain mais aussi en tant que type productif pour son imaginaire. Car le nom de Gertrude n'apparaît pas seulement dans ses lettres. Par exemple, Flaubert le mentionne dans le Carnet 8 de son *Voyage en Orient*, alors qu'il fait escale à Corfou en février 1851 : « Le soir, Corfou. Maison du gouverneur. Gertrude Collier. Départ »<sup>42</sup>. Comment expliquer cette notation ? Dans des conversations à Trouville ou lors de leurs rencontres fréquentes dans l'appartement des Collier à proximité du Rond-Point des Champs-Élysées, Gertrude aurait-elle parlé à Flaubert de Corfou ? Sa tante paternelle Georgina Aïdé, dont l'époux, diplomate, était le fils d'un marchand arménien établi à Constantinople<sup>43</sup>, pourrait avoir évoqué cette île en sa présence. Il est vrai aussi que Gertrude a elle-même beaucoup voyagé après le mariage de sa fille Dolly avec l'explorateur Stanley en 1890, puisqu'elle a accompagné le couple lors de ses grandes tournées de conférences en Amérique du Nord et en Australie. Mais, plus intéressant pour nous est le fait qu'elle avait déjà voyagé au long cours dans ses toutes jeunes années, avec ses parents, quand son père commandait des navires pour la Royal Navy : elle était alors allée jusqu'au Cap, à l'île Maurice et à Madagascar. Cependant, elle ne semble jamais avoir croisé en Méditerranée et, quoiqu'il en soit, elle n'en aurait guère eu de souvenirs puisque les Collier sont revenus en Angleterre en 1822 ou 1823, y ont séjourné au moins un an avant d'aller s'établir en France,

---

<sup>41</sup> David Waller, *La Vie extraordinaire de Mrs Tennant*, op. cit., p. 70. L'épisode est extrait de *Recollections of bygone times for my grandchildren including slight reminiscences of Victor Hugo*, p. 35 du manuscrit en cours d'édition (cf. supra). Je remercie Florence Naugrette pour cette précision.

<sup>42</sup> *Voyage en Orient*, éd. Claudine Gothot-Mersch, notes et cartes de Stéphanie Dord-Crouslé, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2013, p. 946.

<sup>43</sup> Voir la note de Jean Bruneau, éd. cit., t. II, p. 1031 ; et Hermia Oliver, *Flaubert et une gouvernante anglaise*, op. cit., p. 65.

quasiment ruinés par la banqueroute de leur banquier, dès le printemps 1825, c'est-à-dire lorsque Gertrude était âgée de 6 ans<sup>44</sup>.

[p. 108 →] À Corfou, le nom de Gertrude Collier ne semble donc pas surgir dans les pensées de Flaubert parce que la jeune fille aurait été préalablement associée à ce lieu. Serait-ce alors qu'une femme entrevue sur l'île a physiquement rappelé à Flaubert l'image de la jeune Anglaise dont il aurait alors inscrit le nom à des fins mnémotechniques ? En effet, le romancier fixe très fréquemment dans son esprit les traits d'un individu furtivement croisé en utilisant les ressemblances qu'il présente avec une autre personne bien connue de lui. Ainsi, dans la phrase suivante du Carnet 8, pour se souvenir du commandant du navire sur lequel il embarque pour quitter Corfou et rallier les côtes italiennes, Flaubert indique : « Départ – [...] le capitaine ressemble à Panofka de profil. » Mais deux éléments sont ici rapprochés : un comparé inconnu, le capitaine, et un comparant familier, Heinrich Panofka (1807-1887), violoniste et compositeur que Flaubert a sans doute rencontré aux mercredis des Schlesinger quand il faisait ses études de droit à Paris. En revanche, dans le cas de Gertrude Collier, il n'y a aucun comparé, ce qui est contraire aux habitudes du romancier et va à l'encontre de notre conjecture.

Alors, se pourrait-il que Flaubert ait vraiment rencontré Gertrude Collier à Corfou ? Rien ne vient corroborer cette hypothèse : si cette rencontre avait eu lieu, elle aurait vraisemblablement eu les honneurs d'un développement plus important que ces deux seuls mots perdus dans un carnet, et l'écrivain s'en serait sûrement ouvert à certains de ses correspondants, en particulier à sa mère qui connaissait fort bien Gertrude. Il y a bien eu dans le n° 39 du *Bulletin Flaubert*, publié le premier jour du mois d'avril de l'an de grâce 2003, la recension d'un ouvrage affirmant que non seulement cette rencontre s'était produite mais qu'elle était à l'origine d'une paternité cachée de Flaubert : l'idylle nouée à cette occasion se serait poursuivie et le voyage de l'écrivain en Angleterre d'octobre 1851 « n'a[ur]ait pas [eu] pour but, comme on le croyait jusqu'ici, de vendre le fameux album d'autographes appartenant à Louise Colet : il [se serait agi] bel et bien de retrouver une belle amante (sans encourir les foudres de l'autre !). Une escapade secrète, sûrement loin des regards maternels, [aurait] alors eu des suites tangibles puisque le 30 juin 1852 est né à Londres un petit Charles "Tennant" ! » S'appuyant sur la découverte d'une abondante correspondance venant combler la première période de silence entre l'écrivain et la jeune Anglaise, l'ouvrage chroniqué, intitulé *Flaubert père*, était évidemment fictif, tout autant que le compte rendu rédigé sous un pseudonyme assez transparent<sup>45</sup>.

[p. 109 →] Il est donc à peu près certain que l'évocation par Flaubert du nom de Gertrude Collier en février 1851 lors de son passage à Corfou n'est liée à aucune rencontre réelle entre les

<sup>44</sup> David Waller, *La Vie extraordinaire de Mrs Tennant*, op. cit., p. 24-31 et 286-290.

<sup>45</sup> Dick Gustaveson, *Flaubert père*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, « Studies in 19<sup>th</sup>-C. French Literature Series », n° 24, 2003, 412 p. ; compte rendu par Sandy Dorcrussell dans le *Bulletin Flaubert*, n° 39, 1<sup>er</sup> avril 2003, <http://flaubert.univ-rouen.fr/bulletin/bulle39.php>. Démenti publié dans le *Bulletin Flaubert*, n° 40, 17 avril 2003.

deux jeunes gens. Néanmoins, le côté mystérieux de cette notation est quelque peu réactivé par une lettre inédite, datée du mois de mars 1844, proposée à la lecture sur le nouveau site de la *Correspondance*. Flaubert y écrit à Gertrude Collier : « Je pense beaucoup à votre voyage à Constantinople. Nous en causerons à quelque jour que j'irai à Paris<sup>46</sup>. » S'agit-il là d'un simple rêve de destination exotique tel que Gustave en formait déjà lui-même dès cette époque ? ou d'un projet réellement mûri par Gertrude - peut-être en lien avec l'origine levantine de la belle-famille de sa tante paternelle Georgina Aïdé - et qui pourrait accréditer l'hypothèse d'une rencontre impromptue ? À l'heure actuelle, rien dans la bibliographie ne vient confirmer un tel « voyage à Constantinople ».

Gertrude, mais aussi sa sœur Henriette, ont certainement été des figures marquantes pour Flaubert. Il pense à elles et elles peuplent son imaginaire ; comme d'autres, elles lui servent à mémoriser les personnes qu'il croise, mais surtout, elles entrent dans des compositions complexes afin de donner une consistance à des personnages de fiction en devenir. Ainsi, Henriette Collier est mentionnée dans un carnet de travail, le Carnet 20, sur un feuillet en rapport avec le scénario *Sous Napoléon III* qui date vraisemblablement du début des années 1870. Le scénario met en scène deux personnages, un jeune homme et une jeune femme caractérisée en ces termes : « Type d'elle - Henriette Collier - M<sup>le</sup> Canrobert<sup>47</sup>. » Quels traits physiques ou moraux Henriette Collier et la maréchale Canrobert, née Flora Mac-Donald (1838-1889), pouvaient-elles donc bien avoir en partage au point de constituer un type ? Selon Flaubert, en 1843, « une grande robe rose [...] rendait [Henriette] plus jolie et plus gracieuse encore que de coutume » sans nuire à son « humeur égale<sup>48</sup> ». À notre connaissance, Flaubert qui a côtoyé la maréchale de Canrobert dans le salon de la princesse Mathilde dont elle était l'une des dames de compagnie, ne fait mention d'elle qu'une seule fois - et encore de manière toute indirecte<sup>49</sup>. Si l'on s'en remet au jugement de la princesse Mathilde sur sa suivante, il est naturellement très élogieux : « jamais femme ne m'a paru si distinguée de maintien et d'aménité. Grande, svelte, le cou allongé, les traits réguliers, sans aucune raideur, bien faite pour charmer les [p. 110 -->] gens<sup>50</sup> ». Mais il est difficile d'identifier les traits spécifiques d'Henriette et de la maréchale qui permettaient à Flaubert de caractériser le personnage féminin de son scénario en lui accolant ces deux patronymes appartenant à des personnes de sa connaissance... Quant à Gertrude, elle apparaît dans un autre scénario de ce même carnet de travail<sup>51</sup>, intitulé « Le monstre », qui met en scène « 3 cousines » : la première est « l'ange de keepsake », la seconde est

<sup>46</sup>Lettre inédite à Gertrude Collier, [mars 1844], éd. cit.

<sup>47</sup> Bibliothèque historique de la Ville de Paris, Carnet de travail n° 20, f° 10 v°, en ligne sur Gallica ; *Carnets de travail*, éd. Pierre-Marc de Biasi, Paris, Baland, 1988, p. 551. Je donne ma propre transcription.

<sup>48</sup> Lettre à sa sœur Caroline, [25 mars 1843], éd. cit., t. I, p. 149.

<sup>49</sup> Lettre à Philippe Leparfait, [29 mars 1877], éd. cit. t. V, p. 211.

<sup>50</sup> Germain Bapst, *Le Maréchal Canrobert, souvenirs d'un siècle*, Paris, Plon, 1909, t. 4, p. 5.

<sup>51</sup> Carnet de travail n° 20, f° 32 ; éd. citée, p. 572. Je donne ma propre transcription.

« remarquable seulement par sa taille », enfin, la troisième est « moitié [terme ajouté dans l’interligne supérieur] dans le genre de Gertrude & de M<sup>e</sup> Brainne ». À ce stade balbutiant de l’élaboration, il se révèle là aussi ardu de savoir quelles caractéristiques – venant pour partie de l’amie anglaise et pour partie de l’« ange » rouennais – Flaubert aurait intégrées à son personnage en devenir.

Néanmoins, l’essentiel pour notre propos est d’avoir pu montrer, en nous appuyant sur la toute nouvelle édition électronique de la *Correspondance*, à quel point Gertrude a occupé une place importante et durable dans la vie affective et dans l’imaginaire de Flaubert. Ils se sont parlé ; ils se sont écrit ; et Flaubert s’est servi de Gertrude pour nourrir ses projets littéraires, lui qui « rapporte à [son] œuvre (suivant [s]on habitude) tout ce qu’il voi[t] et ressen[t]<sup>52</sup> ». Il ne serait d’ailleurs pas étonnant que d’autres scénarios, pages de carnet ou fragments de plan – encore inédits ou mal déchiffrés – révèlent un jour de nouvelles traces laissées par celle qu’il « nomm[ait] “[s]a jeunesse<sup>53</sup>” ».

---

<sup>52</sup> Lettre à sa nièce Caroline, [1<sup>er</sup> février 1864], éd. cit., t. III, p. 374.

<sup>53</sup> Lettre déjà citée à Gertrude Tennant, [2 mars 1877].